

## Des Tulipes et des Oeufs

Il était très beau, mon amoureux.

Même là, au fond de son trou, il était encore beau.

Malgré le filet de sang qui coulait sur son front, malgré ses yeux hagards.

La forme de son visage est superbe. Carrée, virile, masculine. Sa peau est lisse, douce, presque soyeuse. La couleur de ses yeux est un mélange subtil de vert et de brun, j'avais toujours l'impression de me perdre en forêt, quand il me regardait. Finalement, ça aurait dû être un signal. Ça aurait pu m'alerter. Il n'est jamais bon de se perdre en forêt, la preuve. Regardez le Petit Chaperon Rouge, ça ne lui a pas réussi, on en parle encore aujourd'hui alors qu'elle s'est perdue il y a des siècles. Mais moi, toute cruche que je suis, j'ai pris ça comme une invitation romantique à la balade. Comme quoi, on ne voit vraiment que ce que l'on veut voir.

Jamais je n'aurais pensé en arriver là. Il était ligoté comme un ver et avait été traîné en forêt au fond d'un trou. Il faut dire qu'il l'avait cherché. Chaque fois les mêmes reproches. Chaque fois les mêmes excuses. Je n'étais jamais assez bien. Jamais assez jolie. Jamais assez parfaite. Jamais assez tout court.

Au début, j'avais bien reçu quelques compliments, ça oui.

Il avait bien fallu que je tombe amoureuse, quand même. Je ne suis pas complètement maso.

Enfin, je ne crois pas.

Revenons-en à l'essentiel : pourquoi je suis tombée dans ses filets. Il m'avait offert des fleurs. Et pas qu'une fois ! Plusieurs bouquets. À cette époque, je travaillais comme caissière chez Aldi. Je venais de me faire plaquer par mon ex. Je n'arrivais pas à ne pas pleurer. Ou plus précisément, je pleurais un client sur deux. C'est un but que je m'étais fixée parce que mon patron m'avait dit que ça faisait mauvais genre, de pleurer devant les clients. Alors je tentais d'espacer, en me concentrant sur les articles que je scannais. Je tentais de m'imaginer la vie des articles une fois chez les clients. Bon, pour le papier toilettes, j'avoue que ça m'arrachait toujours un sourire ou même un gloussement. J'aimais bien, le papier toilettes. Surtout celui qui était décoré ou parfumé. Le décalage n'en était que plus drôle, c'était même grotesque. Pour les fruits et légumes, je m'imaginais de bons petits plats, moi qui étais piètre cuisinière. Par contre, il ne fallait pas que quelqu'un achète des œufs Kinder. Mon ex adorait en manger, parce qu'il collectionnait les petits jouets dedans. Alors là, c'était les chutes du Niagara.

Non, il ne fallait surtout pas de Kinder.

Et bien sûr, ce jour-là, qu'est-ce que je vois se pointer sur le tapis roulant de ma caisse ? Celui-là, je

l'ai vu arriver de loin. Un gros œuf Kinder. Ceux qu'on offre à Pâques, vous voyez. J'essayais de me concentrer sur les mandarines que je passais au scanner pour le client précédent, mais je savais que l'orage arrivait. Un putain d'œuf Kinder. Je sentais déjà mes fichues larmes lancer l'assaut. Mais non ! Je m'étais promis ! Un client sur deux. Et moi, faut pas croire comme ça, mais je suis une femme de parole. Donc je tenais bon. J'arrivais encore à voir les mandarines, mes larmes attendaient, tapies dans l'ombre douce de mes paupières inférieures. Le client prend encore un paquet de cigarettes avant de payer. Hop, je m'imagine le lit d'hôpital, le cancer, la blouse qui ne se ferme pas dans le dos, tout ça. Cette vision me divertit, les larmes reculent. Le Monsieur paie en liquide. Je le salue, lui souhaite une bonne journée, me prépare à affronter le gros Kinder. Je souffle un bon coup, et me tourne vers le client suivant, tout sourire.

Le client Kinder. Qui ressemble à un mélange de Ken et du papa de la famille Ricoré. En mieux. Et là je me dis : « La vache, il est beau, lui. Il a les yeux couleur forêt. » J'en étais même à me dire que j'allais réussir à ne pas pleurer, que j'allais tenir bon, être forte. Et puis le moment est arrivé où j'ai dû prendre l'œuf dans mes mains. À peine avais-je posé mes doigts sur l'emballage multicolore, que mes larmes, qui avaient pourtant fait demi-tour, étaient déjà en train d'accourir à nouveau vers la sortie. C'est chiant, une larme. Ça ne répond à aucune loi. Ça fait ce que ça veut, toujours. J'aimerais bien être une larme, moi. Et bien sûr, ce qui devait arriver arriva : mon nez se mit à couler. Ou plutôt devrais-je dire à ruisseler. De la belle morve un peu jaune, pardon pour les détails. J'avais un peu pris froid à force de venir à pieds parce que je n'avais pas assez pour le bus, c'est pour ça. Donc vous m'imaginez, les yeux ravagés de larmes, un maquillage inexistant, de la morve au nez et bien entendu sans un seul mouchoir propre en poche. Je devais avoir l'air...monstrueuse. Hé bah ça l'a touché, M. Ken Ricoré. Il s'est sans doute dit qu'il fallait être gentil avec les épaves. Ou plus pragmatiquement, il a vu une proie facile en moi, un jouet pour assouvir son égo surdimensionné. Il a fait un truc super, quand même, ce jour-là. Il a pris un bouquet de tulipes en tête de gondole juste devant la caisse, il l'a payé, son œuf Kinder aussi, et puis il m'a tendu le bouquet en me disant : « On se fout de l'âge de la fleur, c'est la fleur de l'âge qui compte. »

J'ai écarquillé les yeux. Déjà pour continuer à le voir, lui et ses yeux-forêt, à travers mes abondantes larmes. Ensuite parce que c'est la première fois de ma vie qu'on me disait quelque chose de poétique. La poésie, moi, j'ai jamais compris. À l'école, j'avais dû lire Baudelaire (un calvaire !) et je passais des heures à tenter de saisir le message caché derrière les phrases, quand les autres comprenaient rapidement et semblaient déceler sans problème la beauté du poème.

Moi, j'avais besoin de premier degré, c'est comme ça. Ma mère me le répétait déjà quand j'étais petite : « Tu comprends vite mais il faut t'expliquer longtemps ». Ça m'avait toujours fait plaisir, ça. Je comprends vite. Juste, je ne suis pas faite pour la poésie. Alors aucun homme ne m'en avait jamais récité ou lu. Mais là, que ce Ken des bois me sorte une citation poétique, comme ça, de derrière les fagots, en me tendant un bouquet de tulipes sur mon lieu de travail sans même me connaître, ça m'a bouleversée.

Évidemment, ça m'a permis de renvoyer mes larmes au placard. Même sans vraiment comprendre ce qu'il voulait dire. Mes yeux sont redevenus secs, j'ai reniflé le plus discrètement possible pour faire remonter la morve, j'ai accroché mon plus joli sourire à mes lèvres gercées, et puis je lui ai répondu : « Merci ».

Alors je vous passe les détails de l'échange des numéros de téléphone avec les clients qui râlaient derrière, pour vous raconter directement notre rencontre suivante. C'était le lendemain, chez moi. Je m'étais préparée toute la journée. Heureusement que je ne travaillais pas ce jour-là, parce que je peux vous dire qu'il y avait du boulot ! J'étais une épave, rien de moins. Mais j'avais de la chance : avant je travaillais chez Séphora, alors j'étais bien équipée pour me remettre à flot. Bain aux huiles essentielles, gommage, masque de beauté, huile sèche pour les cheveux, épilation des sourcils, des jambes et du maillot, crème hydratante, maquillage...Après plus de quatre heures passées dans ma salle de bains, je brillais comme un sou neuf.

Quand Ken a sonné chez moi à 18h, il m'a prise de suite. Pas un bonjour, il m'a juste poussée contre le petit meuble de l'entrée, m'a retournée, a baissé mon string et s'est enfoncé très profondément en moi. J'ai pensé, heureusement que j'avais de la belle lingerie, ma mère m'a toujours dit de soigner ce détail, parce que ça plaît aux hommes et que c'est un bon moyen de les garder. Je dois dire qu'elle n'avait qu'à moitié raison. Ils aiment la lingerie, oui. Ils restent toute la vie, non. En tous cas, ce n'est pas forcément lié à la beauté de la lingerie.

Juste après avoir fini, Ken s'est avachi sur mon canapé en me demandant une clope. Ça tombait mal, je n'en avais pas. Il faut dire que je ne fumais pas, moi. Je n'avais jamais fumé. Trop peur de tomber malade. Le cancer, quand c'est pour les autres, ça reste abstrait, ça va. C'est loin, c'est juste un mot. Mais je n'ose même pas imaginer ce que ça doit faire quand le médecin t'annonce que c'est toi qui en a chopé un. Alors je me tiens à carreau pour éviter ça. Je mange sain, même.

J'achète des fruits et des légumes chaque samedi au marché, avant d'aller travailler. Je me lève tôt, mais je pense à un lit d'hôpital pour me motiver à sortir du mien. « On creuse sa tombe avec sa fourchette », me répétait tout le temps ma mère. J'ai bien retenu la leçon.

Ma mère, elle disait parfois des trucs pas trop cons, quand même.

Donc là, le bellâtre est sur mon canapé, en manque de nicotine. Je descends vite fait lui acheter des clopes, puis j'aère en grand pour que moi, je n'ai pas à respirer son futur cancer.

Il me sort un deuxième bouquet de tulipes de son sac.

« La vache », je me dis, « deux bouquets en deux jours » ! Je n'avais jamais vécu ça. Je suis tombée amoureuse de suite. Il s'est levé, il avait un truc à faire, il a dit. Il est parti après un bisou furtif sur le front, me promettant de revenir le lendemain. J'étais aux anges. Un si bel homme, si généreux, si viril, si amoureux. Tout ça grâce à un œuf Kinder ! Tout ça grâce à mon ex ! J'en serais presque venue à mieux l'aimer, lui. Au moins, il avait apporté un peu de lumière dans ma vie, indirectement. Le lendemain, mon amoureux sonna chez moi à la même heure. Ponctuel, en plus. Il entra, les mains pleines de cambouis. « Excuse-moi, je sors du boulot et je ne suis pas repassé chez moi. » Hé bah, je me suis dit. C'est qu'il devait avoir sacrément envie de me voir.

J'ai eu beaucoup de mal à récupérer les taches de cambouis sur ma robe. Ça m'a coûté un bras au pressing, mais quand on aime...

Notre valse amoureuse a continué comme ça pendant des semaines. Moi à sa disposition et lui qui partait juste après. Je pensais que c'était parce qu'il était très occupé. J'ai même cru un temps que le garage lui appartenait.

Et puis un jour, il a demandé si je pouvais lui prêter de l'argent. Oh, pas beaucoup, qu'il m'a dit. Deux cents euros. Je n'avais pas cette somme sur mon compte, alors j'ai emprunté deux cents euros à ma cousine, Mélissa. J'ai promis à Mélissa de lui rendre l'argent sous huit jours, comme mon amoureux me l'avait dit. Cette fois-là, il m'a rendu les sous rubis sur l'ongle. Ma cousine a récupéré ses deux cents euros le jour-même.

La fois suivante, la somme avait augmenté. C'était pour acheter des nouveaux pneus, il m'a dit. Huit cents euros, quand même. Trois jours plus tard, il m'en a rendu quatre cents. Mélissa était surprise que je ne lui rende que la moitié, mais elle est sympa, ma cousine, alors elle a dit qu'elle pouvait attendre encore un jour ou deux.

Deux jours après, je n'avais toujours pas récupéré les sous de Mélissa. Du coup, j'ai fait un mini crédit à la consommation. Je n'aime pas avoir des dettes. J'ai emprunté mille euros, je me suis dit que ça pourrait toujours servir. Et qu'on pourrait peut-être partir en voyage.

Mon Ken m'a dit qu'il me rendrait les quatre cents euros restants la semaine suivante, ce qu'il a fini par faire, le dimanche. C'était long, mais ma cousine étant remboursée depuis huit jours, je m'en fichais un peu. J'avais confiance. Quand on voit la vie en rose, on a toujours confiance. C'est une bonne couleur, le rose. Je ne sais pas pourquoi les hommes la dénigrent tellement. C'est comme s'ils en avaient peur. Mais peut-on avoir peur d'avoir confiance ?

Les semaines ont passé. Je lui ai prêté quatre mille six cents euros en tout. J'en ai récupéré trois mille deux cents. Les remboursements s'espaçaient de plus en plus. Mais il continuait à m'offrir des fleurs. Des jolies tulipes. C'était notre fleur à nous. J'en recevais des violettes, des jaunes, des rouges, des bordeaux, des oranges...mais tiens c'est vrai, jamais des roses. J'aurais dû m'inquiéter de ne jamais en recevoir de roses, quand même. Si maman avait été là, elle m'aurait sans doute dit : « ma fille, fais gaffe, tes tulipes n'ont pas la bonne couleur ». Et j'aurais sûrement ri, sans me rendre compte qu'elle avait raison. Évidemment, je me suis brouillée avec Mélissa. Je ne pouvais plus emprunter à la banque, alors je m'étais à nouveau tournée vers la famille. La famille, c'est sacré. Enfin, sauf quand l'argent s'en mêle. Bref, sans crédit possible et sans Mélissa, il ne restait plus qu'une seule option, proposée par M. Parfait lui-même : la prostitution.

Vu comme il avait présenté les choses, ça semblait presque alléchant. Beaucoup, beaucoup d'argent en peu de temps. Aucun investissement, si ce n'est un peu de lingerie, qu'il promettait de me payer. Bientôt, je n'aurais plus besoin d'aller travailler chez Aldi. Bientôt, j'aurais des horaires plus souples, j'aurais mes journées entières. Je pourrais les utiliser rien que pour mes loisirs, pour prendre soin de moi. Ken me vendait le paradis. Alors j'ai plongé.

Il connaissait des hommes « qui cherchaient ». Il m'a préparée, épilée, mise en sous-vêtements, maquillée, pénétrée, remise en sous-vêtements puis laissée sur mon lit que je ne devais pas quitter jusqu'à ce qu'il ramène mon premier client. « C'est comme chez Aldi », il m'a dit. Là aussi j'aurais des clients, rien de plus, rien de moins. Quinze minutes plus tard, un homme chauve d'une cinquantaine d'années, bedonnant, est entré chez moi. Je vous passe les détails, mais en gros il m'a sodomisée puis a laissé cent euros sur la table. Je ne m'attendais pas à ça. J'ai dit à mon amoureux que ça avait fait mal. Il m'a ramené de l'huile aux fleurs de tiaré pour le prochain client. L'argent n'était plus sur la table, il m'a dit qu'il mettrait tout dans un coffre à la banque, et qu'à la fin du mois on partagerait équitablement. « Tu sais, il m'a dit, je suis un peu comme ton manager. Je fais ta pub et je te décroche des contrats. Et au final, on partage les sous. » Ça me semblait correct. Les clients se sont suivis. Beaucoup de profils similaires mais pas que. Certains voulaient juste parler, même si ce n'était qu'une minorité. J'ai touché mon premier salaire à la fin du mois. Mille euros. J'ai quitté mon boulot chez Aldi. Je gagnais à peu près autant en étant caissière, mais c'est vrai que j'avais plus de temps libre, et en journée, en plus ! Le luxe.

Les mois ont passé. Je voyais Ken de moins en moins, les clients de plus en plus, par contre mon salaire restait fixe. Je m'ennuyais un peu, toute seule en journée. J'avais bêtement espéré qu'on aurait plus de temps pour se balader tous les deux, que je pourrais passer le voir au garage, mais il bottait tout le temps en touche. Un déplacement par ci, un empêchement par là, au final c'est lui qui

passait chez moi quand il le voulait. J'avais fini par chronométrer ses temps de passage et les consigner dans un petit carnet que je cachais sous mon matelas. Je notais aussi le temps passé avec les clients. Un jour, j'ai pris ma calculatrice et j'ai additionné toutes les minutes. Verdict : je voyais plus mes clients que mon amoureux. Deux virgule neuf fois plus, pour être exacte. Je l'ai confronté, je lui ai dit que je voulais le voir plus, lui. Il m'a répondu qu'il avait beaucoup de travail, il a joui dans ma bouche, et il est parti.

Je commençais à déprimer sérieusement. Un jour, je reçois un coup de fil de Berthe, une ex-collègue de chez Aldi. Berthe et moi, on s'était toujours bien entendues. Elle me faisait rire en me racontant de faux horoscopes chaque matin, et parfois elle inventait des noms hilarants aux clients. Elle venait prendre des nouvelles, parce que ça faisait six mois qu'on ne s'était pas vues, et que je ne l'avais pas appelée. C'est vrai que j'avais complètement négligé mes (trop rares) amis. Je m'étais repliée sur moi-même, ne vivant que pour le prochain client et dans l'espoir, entre deux épilations, de recevoir une visite de mon Ken aux yeux vert forêt.

Berthe m'a redonné le moral. Elle m'a convaincue de venir dîner chez elle puis d'aller danser. J'ai tout de suite accepté. Dès le lendemain, j'ai prévenu mon amoureux que je ne pourrais pas travailler samedi soir, parce qu'étais invitée chez Berthe. Il a laissé planer un long silence avant d'annoncer que ça passait pour cette fois, mais que ça ne devait plus se reproduire. Il a décalé tous mes rendez-vous du samedi soir pour les placer soit en journée pour ceux qui pouvaient, soit le dimanche soir plus tard dans la nuit.

Je suis arrivée chez Berthe, toute pimpante. J'étais tellement heureuse de sortir ! Je m'étais mise sur mon trente-et-un, comme si j'avais eu rendez-vous avec un amant. Elle m'a serrée dans ses bras et m'a servi un apéritif. Elle avait cuisiné un repas asiatique car elle savait que c'était ma nourriture préférée. Berthe s'était donné beaucoup de mal. Soudainement, j'ai senti des larmes monter en moi. Je ne les avais pas vues venir, celles-là. À part ma mère, personne n'avait jamais été autant attentionné avec moi. Pas même Ken. Et Ken ne m'avait jamais invitée à dîner chez lui.

J'avais bien les tulipes, ça oui. Mais rien d'autre. Cette visite chez Berthe venait de fissurer ma fragile carapace : je venais de comprendre que j'étais malheureuse. Je vendais mon corps pour de l'argent, mais finalement surtout pour plaire à Ken, pour tenter de l'intéresser et de garder à tout prix, sans mauvais jeu de mots.

Berthe a été si décontenancée de me voir pleurer qu'elle m'a apporté trois paquets de mouchoirs et même une boîte de chocolats. Elle est tellement gentille, Berthe.

J'ai tout déballé à Berthe. La rencontre avec Ken (Berthe était de repos ce jour-là), les tulipes, ses trop rares visites, la proposition de prostitution, mon isolement progressif. Mon amie a écouté religieusement, me tendant régulièrement des mouchoirs et de temps à autres un chocolat pour

m'apporter un peu de réconfort. Il y en avait un au caramel qui était particulièrement bon.

À la fin de mon récit, Berthe m'a pris la main et m'a dit, le plus sérieusement du monde : « On va se débarrasser de ce type. »

Je lui ai demandé si elle plaisantait. Elle m'a dit non. J'ai ri nerveusement. Berthe est allé chercher une pelle, un marteau, un piolet et une corde. Je me suis dit qu'elle était drôlement bien équipée, pour une nana qui bosse chez Aldi. Elle m'a expliqué qu'elle faisait de l'escalade et qu'elle aimait bien bricoler. J'ai repris un chocolat au caramel avant de partir. C'était dommage, de partir. Ça sentait drôlement bon les nouilles chinoises, chez Berthe.

Nous sommes arrivées chez lui un peu avant vingt-deux heures. Heureusement que j'avais vu son adresse sur sa carte d'identité, un jour. Pendant tout le trajet, je me suis demandée ce que je faisais là. Tout s'enchaînait trop vite, c'était vraiment surréaliste. À vrai dire, je pensais qu'on allait juste lui faire peur, lui expliquer qu'il fallait venir me rendre visite un peu plus. Prendre soin de moi.

M'offrir des tulipes roses. Tout ça, quoi.

Berthe avait l'air remontée. Une vraie amazone. Je me rappelle avoir pensé qu'elle devait avoir la cause des femmes vraiment à coeur, et j'ai trouvé ça beau. Elle a sonné. Ken est venu ouvrir. Il était torse nu. Là aussi, j'ai trouvé ça très beau. Berthe l'a assommé d'un coup de pelle. C'était moins beau, mais quelque part, il l'avait bien cherché. J'aurais dû paniquer, mais j'étais comme anesthésiée. Je suivais Berthe. Elle savait ce qu'elle faisait. Moi, j'étais comme un fantôme.

Présente, mais pas vraiment. Berthe a ligoté mon amoureux, puis avec le piolet qu'elle a accroché à la corde, elle l'a traîné sur le sol jusqu'à la voiture. Il y avait cinq petites marches devant chez lui, j'avoue que ça m'a fait mal à chaque fois que sa tête heurtait la marche du dessous. Berthe a pris le volant, moi à côté d'elle, comme hypnotisée, inconsciente de ce qui était en train de se jouer. J'ai fixé l'horloge du tableau de bord. J'ai vu les minutes défiler. Vingt-deux heures deux, trois, quatre, cinq, six, dix, vingt, trente, trente-deux. Nous sommes arrivées à l'orée d'un bois. Mais qu'est-ce qu'on faisait là, en fait ? Pourquoi Berthe m'avait-elle emmenée en forêt à une heure pareille, avec Ken ligoté à l'arrière ?! Mon cerveau refusait de voir la vérité en face. Oui, Berthe voulait se débarrasser de lui, comme elle l'avait annoncé chez elle entre deux chocolats au caramel. Et moi, j'avais suivi. J'étais là. Le pire, c'est que quand je tentais de me dire que ce n'était pas une bonne idée d'être là et de faire subir ça à Ken, j'avais une petite voix qui montait en moi et qui me disait : « Non mais attends, il t'a traitée correctement, peut-être ? Il t'a emmenée au restaurant ? En vacances ? Il t'a présentée à sa famille ? Non...Tu n'étais rien, pour lui. Juste une traînée. »

Pendant ce temps, Berthe creusait un trou. Ken était encore ligoté dans la voiture.

Tout à coup, j'ai vu un film défiler dans ma tête. Une succession de scènes vivaces. Le gros oeuf Kinder, les tulipes, ses yeux vert forêt, la première fois qu'il m'a pénétrée, d'autres tulipes, le cambouis, ma robe au pressing, les épilations dans la salle de bains, le premier client, encore des tulipes, l'huile au tiaré, encore des clients, celui aux taches de rousseur, celui aux yeux vairons, celui au tatouage de loup, celui à la cicatrice à l'abdomen, celui au moignon, celui aux cheveux blancs, celui au cheveu sur la langue, celui-ci, celui-là, encore un autre, ça n'arrêtait plus ! Et soudain, l'horreur de la situation m'a explosé au visage. Je haïssais Ken. Je pensais l'aimer, mais c'était un joli conte que je me racontais pour ne pas me vomir dessus. Je me suis souvenue de toutes les petites remarques assassines lâchées innocemment par mon « amoureux ». Il aimait me dire que j'avais l'air fatiguée, que je n'avais pas dû passer beaucoup de temps dans la salle de bains aujourd'hui, que j'avais sans doute forcé sur le chocolat dernièrement. J'ai soudainement compris tout le fiel, toute la mesquinerie et l'arrogance de ses propos. J'ai senti mon sang bouillir.

Je me suis ruée vers la voiture et ai empoigné le saligaud qui m'avait servi d'amoureux pendant de trop nombreux mois. Je l'ai traîné de toutes mes forces jusqu'à Berthe, et l'ai poussé dans le trou qu'elle avait creusé. Berthe a écarquillé les yeux, sans doute étonnée de me voir agir, enfin. Elle m'a souri. Du fond de son trou, Ken a commencé à bouger, un peu.

Berthe et moi, on s'est regardées. On s'est comprises tout de suite.

On a attendu qu'il se réveille.

Quelques minutes plus tard, Ken était là, hagard, torse nu, gesticulant au fond de son trou, les yeux fous, nous suppliant de l'aider. L'homme qui m'avait tant humiliée demandait de l'aide. C'était satisfaisant, quelque part. Ça faisait de la peine, aussi. Berthe ne disait rien. Elle attendait que je parle. Mais les mots ne venaient pas. Tout ça, c'était beaucoup trop violent pour que je puisse parler.

C'est Ken qui a finalement dit ce qui devait l'être : « Mes chéries, on peut tout arranger. Je peux vous payer plus. Au lieu de mille euros, on passe à mille cinq cents ? »

J'ai tourné lentement la tête vers Berthe, retardant le moment où je croiserais son regard. On s'est fixées, longuement. Très longuement. J'avais dû mal comprendre. Mais son silence criait le contraire. « Toi...aussi ? », peinais-je à articuler. Berthe me sourit tristement. « La seule différence avec toi, me répondit-elle, c'est que je ne suis pas tombée amoureuse et que j'ai gardé mon emploi. »

Berthe a sorti son téléphone portable de sa poche, a posé ses yeux sur Ken qui ne cessait de gesticuler et de supplier, puis a appelé la police et leur a balancé tout ce qu'il nous avait fait, sans jamais donner son nom ni le mien. Berthe m'a ramenée chez elle avant l'arrivée des flics. Je me

suis jetée sur les nouilles chinoises. Même froides, elles étaient sacrément bonnes. On n'a pas parlé pendant deux heures. Berthe a fini par dire qu'on avait réussi à se débarrasser de lui. Un proxénète, ça termine en prison, elle a dit. Je lui ai avoué que je pensais qu'elle voulait l'enterrer vivant. Elle a ri de bon cœur. « Aucun connard ne réussira à m'abaisser à son niveau », m'a répondu Berthe avec un clin d'oeil. Elle était intelligente, Berthe. Et courageuse. Elle m'a expliqué que notre ex n'oserait jamais balancer notre nom aux flics, parce que sinon, il risquerait de prendre encore plus cher si on venait témoigner. Ce qu'on venait de faire, ça s'appelait une mise en garde. Ce connard devait comprendre qu'il fallait se tenir à carreaux et nous foutre la paix. S'il venait nous chercher des noises, on aurait tout un dossier sur lui et là, ça finirait par de la prison.

Je l'admirais, Berthe. Elle était jolie, elle était maline, elle avait tout pour elle. Mon amie n'avait pas fait d'études, mais elle comptait en commencer, bientôt. À six heures du matin, on a bu un petit verre de saké à notre santé, puis on est allées se coucher quand le soleil se levait. Lorsque je me suis réveillée vers midi sur son canapé, elle avait posé sur la table basse un magnifique vase rempli de tulipes. Normalement, si on suit la logique de l'oeuf Kinder, ça aurait dû me faire pleurer.

Mais pas là.

C'étaient des tulipes roses.